

Du vin pour Mort-Homme

Véronique Baret

- Y revient pas vite, Fernand ! remarque un gars.
- Qu'est-ce qu'il fout ? renchérit un autre.

Leur vin n'arrive pas, alors ils s'impatientent. Moi, le vin, je m'en fiche. Mais je n'aime pas ce retard. Plus de deux heures qu'il est parti !

Fernand a bien changé : à son arrivée, il clamait qu'il allait se payer du Boche et reconquérir l'Alsace-Lorraine ! Aujourd'hui, comme nous tous, une seule idée l'obsède : la bouffe. Le bien-être du soldat, c'est d'avoir le ventre plein.

Fernand est un pote du cuistot. Pendant des heures, ils déplacent des pièces noires et blanches sur un plateau de jeu. Ces parties nous rapportent du rab de fayots ou des cigarettes filées en douce. Aujourd'hui, Fernand est sur un gros coup : cinq bouteilles de Saint-Émilion 1902 ! Par une erreur d'aiguillage, elles ont loupé l'état major à Verdun et atterri dans les cuisines du 35^e Régiment d'Infanterie à Mort-Homme.

Que vais-je t'écrire, Greta ? Moral d'acier, excellente nourriture, de sévères pertes infligées aux Français ? La propagande officielle, en somme. Ou bien la boue, la vermine, le découragement ? Nous avons tant espéré, Greta ! Nous avons même cru au miracle. T'en souviens-tu ? Te rappelles-tu ce jour de liesse où le manifeste de Zimmerwald fut signé ? Nous avons sorti les coupes de ta grand-mère et bu ce sublime vin pétillant. Mais nous n'étions qu'une poignée d'intellectuels. L'opinion publique, elle, graissait déjà les fusils. Qu'on achève l'ouvrage de 1870 ! Et aujourd'hui, regarde ce qu'il reste de nos rêves ! Les projets de collaboration pacifique entre Allemands et Français se sont mués en cette guerre meurtrière et Rosa Luxembourg croupit en prison. Le mouvement est anéanti. Quelle désillusion !

Ce que j'observe aujourd'hui, Greta, ce sont des peuples qui s'entre-tuent. Des ouvriers allemands contre des paysans français. Que leur importe pourtant la politique hégémonique de Guillaume II ou les désirs de revanche de Poincaré ? À Sarajevo, un seul homme a été assassiné. Ici, ils sont tués par milliers !

Je ne comprends plus ce monde, Greta...

Fernand, c'est mon neveu. Le fils de ma sœur. C'est aussi un peu mon petit frère. Je l'ai initié à la maraude dans les champs de cerisiers. Je lui ai enseigné les ruses de l'école buissonnière. Je lui ai appris à peloter une fille au fond des meules de foin... J'ai promis à ma sœur de veiller sur lui. Lors des combats, je ne le quitte pas d'une semelle. À l'arrière seulement, je lui lâche la bride. Cette virée de Fernand jusqu'aux cuisines ne me dit rien qui vaille. Mais pas encore de quoi s'affoler...

- Assieds-toi, Albert, bon sang, tu m'agaces à tourner en rond ! s'énerve un gars.
- C'est vrai que je ne tiens pas en place. Attendre, attendre... Y'en a marre !
- Bon, je vais faire un tour, voir un peu ce que fabrique Fernand !

Le dos cassé en deux, je me risque vers l'arrière dans un labyrinthe de boyaux et de sapes. Par endroits, les obus ont déchiré des pans entiers de tranchées. Je franchis

plusieurs abris. Dans l'un d'eux, quelques soldats boivent au goulot d'une bouteille de rouge. Eux aussi ont les faveurs du cuistot ! Ils rient d'une blague cochonne et ne font pas attention à moi.

- *Hans, magne-toi, vieux ! Double ration de gnôle !*

L'Underoffizier, ravi de l'aubaine, me tend ma chope. Sans enthousiasme, je trinque avec les autres. Quelle mascarade ! La gaieté bruyante des soldats masque leur détresse. Se griser et rire fort pour s'illusionner vivre, une heure, comme un être humain. S'enivrer et s'anesthésier l'esprit avant de se muer en chair à canon. Car nous montons en première ligne ce soir. L'état-major a décidé de lancer une attaque d'envergure pour déloger les Français du plateau de Mort-Homme.

Quel qu'en soit le prix...

- Fernand ? Mais si, bien sûr que je l'ai vu ! Comme j'te vois ! Je lui ai r'filé les bouteilles de Saint-Émilion, comme promis. Dis, y serait quand même pas aller s'les siffler en douce dans un coin ?

Le rire gras du cuistot me vrille les oreilles. Comment Fernand supporte-t-il ce type ? Champion d'échecs, c'est insensé ! Mais où il est passé, Fernand ? Il s'est paumé ? Ou il gît sur un lit d'hôpital, l'échine transpercée par une balle perdue ? Je me hâte vers l'infirmerie.

- J'ai pas ton gars dans mes entrées, me rassure l'ambulancier. Ah, attends un peu ! J'ai un client, là. Sans tête. Emportée par un boulet de canon !

D'une main frémissante, je soulève le drap... Trop maigre, trop poilu ! Non, ce n'est pas lui ! À pas lents, je regagne ma section, furetant ici et là. Toujours pas trace de Fernand.

L'air vacille et tonne. Les grondements de l'artillerie lourde se mêlent aux sifflements des obus de petits calibres. La terre se déchire. Des arbres volent, comme arrachés par une main de géant. Toute volonté annihilée, nous nous aplatissons au sol. Entrer sous terre et disparaître ! L'Underoffizier nous ordonne d'avancer. Dans cette furie ? Chaque mètre gagné fauchera dix vies.

Greta, tout ceci a-t-il un sens ?

Les tranchées s'effondrent de part et d'autre de notre abri. Plus d'issue ! Seuls, nous sommes seuls. Faits comme des rats. Une sueur glacée inonde mes mains, mes doigts glissent sur mon fusil. La trouille, comme au premier jour... Peur animale, contre laquelle la raison est désarmée. La solitude décuple l'angoisse. Que font les autres ? S'ils reculent, les lignes ennemies nous submergeront.

- On se tire ! gueule le commandant.

Nous jaillissons hors de l'abri. Les caisses à charbon des Boches bombardent nos positions dans un boucan d'enfer. Toujours pas trace de Fernand. Sans doute se vadrouille-t-il quelque part à l'arrière. Au moins, il échappera à cette nuit de folie.

Mon corps est projeté en avant, en une trajectoire molle, comme dans un film au ralenti. Je heurte durement le sol boueux. Le monde devient silence. Suis-je mort ? Non, je respire toujours. Mais le souffle de l'obus, tombé tout près, a percé mes tympans. Mon dos se consume, éperonné de milliers d'aiguillons de feu. J'essuie mes lèvres pleines de boue et regarde autour de moi. J'ai échoué au fond d'un trou d'obus. Appuyé

contre un homme. Un Français. Je n'ai jamais combattu en corps à corps. En serai-je capable ?

Bordel ! Il est pas passé loin, celui-là ! Deux mètres plus à gauche et ça y était ! C'est ça la guerre moderne : un immense jeu de roulette. Être au mauvais endroit, au mauvais moment, et encaisser une rafale de mitraillette dans les côtes. Noir, pair, foutu. Le copain tout à côté, lui, s'en sort indemne. Rouge, impair, sursis. Jusqu'à l'obus qui le cueillera, au hasard, au fond d'une tranchée. Mais en voilà un autre, droit sur moi ! M'abriter... me planquer à tout prix. Là, le trou d'obus ! Déjà occupé... par un Boche et... mais, c'est Fernand ! Qu'est-ce qu'il fout là ?

Un second Français s'est jeté dans le trou. Il secoue le premier homme qui paraît mal en point. Je n'entends toujours rien.

- Fernand ! Fernand ! Tu m'entends ?

Ses yeux vides me fixent. Me reconnaît-il ? Un filet rouge coule de sa bouche, traçant un sillon vers le sol. Du vin ? Non, du sang ! Son visage est tuméfié, griffé... Il s'est battu contre le Boche !

Je l'ai retrouvé mais j'ai peur de le perdre, encore.

Je ne suis pas leur ennemi. Cette guerre n'est pas la mienne. Comment leur dire ?

J'inspecte son corps. Une tache sanglante s'agrandit sur son ventre, se mêlant à la terre maculant sa veste. Un coup de poignard reçu dans un corps à corps. Salement blessé !

- Fernand, tu vas t'en sortir, accroche-toi !

Il a besoin d'un médecin, de soins. Mais comment faire ? Comment l'évacuer sous ce déluge d'acier ?

- *Freund ! Freund !*

- Toi, le Boche, tu la fermes !

Que dit-il ? Je ne sais pas. Mais sur sa bouche qui vocifère, je lis la peur, et dans ses yeux, la rage. Il ne comprend pas !

- Fernand, tiens bon !

Comment lui expliquer ? Soigner le Français blessé ! Des compresses ! J'en ai, j'en suis sûr, mais où ? Pas dans cette poche, ni dans celle-là... Ah, peut-être à l'intérieur de l'uniforme ?

Il s'agite, le Boche ?

- Tu cherches ton poignard, tu veux me trouer la peau, à moi aussi ? Tiens, prends ça ! Et ça ! Et çui-là, il est pour Fernand !

Le ciel noircit. Les Français deviennent flous.

Il a son compte !

Je sombre...

- Tiens bon, Fernand, tiens bon. Non, ne parle pas !

Ses lèvres remuent, il tente de se redresser. A chaque parole, un flot de sang jaillit d'entre ses lèvres. Je colle mon oreille à sa bouche.

- Vin... soldats...

- T'en fais pas, Fernand, quand tu seras remis, t'en boiras du vin. Fernand ! Fernand ! Non !

- *Greta...*

Je suis au bout du rouleau. Vidé. Aucune révolte, juste une violente envie de gerber. Je regarde Fernand. La mort fige ses yeux et détend son corps. J'abaisse ses paupières et lui joins les mains sur la poitrine. Un petit objet noir s'échappe de son poing. Je le ramasse, l'essuie. C'est un bouton d'uniforme.

D'uniforme français !

Je m'affale dans le trou boueux. Des soldats passent en courant. Des Allemands, d'abord. Puis ils refluent et les Français les pourchassent. Les obus sifflent. Les mitraillettes crépitent. Peu m'importe ce déchaînement. Que le vainqueur du plateau de Mort-Homme aille au diable !

Je me repasse en bouclé les événements de la journée, j'y ajoute les dernières paroles de Fernand. Cinq bouteilles de vin, un bouton d'uniforme français, quelques soldats se cuitant... Et un pauvre bougre d'Allemand, au mauvais endroit, au mauvais moment...

Qu'est-ce que je vais écrire à ma sœur ? « Gilberte, je n'ai pas réussi à empêcher la mort de ton fils. Ton fils, assassiné pour quelques bouteilles de Saint-Émilion 1902. Ce soir, des bombes, un déluge de bombes, ont dévasté les tranchées où se soûlaient les salopards. Elles leur ont broyé les os et déchiqueté les chairs. »

Non, elle ne s'en relèverait pas. J'écrirai : « Gilberte, ton fils est mort en héros au champ d'honneur. »

© Véronique Baret, 2005. Ce texte est protégé en vertu des textes nationaux français ainsi que des directives européennes et Traités internationaux sur la propriété intellectuelle. Il ne peut être reproduit sous quelque forme ou par quelque moyen que ce soit sans l'autorisation écrite au préalable d'Horizons Noirs ou de l'auteur. Présenté sur internet par le site Pagenoire.com